

CHAPITRE 1 – Civils et militaires dans la Première Guerre mondiale (1914-1918)

Doc 2 p. 22 : Un soldat allemand à Verdun

Lettre de Christian Bordeching à sa soeur Hanna, 21 mai 1916 à Verdun.

À gauche se dessine « l'Homme mort » et à droite « la colline 304 ». La position des batteries allemandes se situe où commence derrière, l'enfer de 304. Je ne dis pas enfer à tort car c'est ici que commence le royaume des tirs de barrage. Des odeurs de cadavres qui n'ont pas encore été enterrés s'élèvent des anciennes tranchées françaises, ravagées. [...] À l'abandon sur tout le chemin, des armes, des munitions, de la nourriture, des masques à gaz, du barbelé, des grenades, et autres machines de guerre. Les dernières étendues d'herbe sont déjà bien loin derrière nous, on ne voit plus qu'un désert entièrement et violemment labouré par les grenades. Les cratères, les uns contre les autres témoignent de l'horreur des tirs d'artillerie allemands et des actuels tirs de barrage français. [...]

Pour ce qui en est de dormir ou de manger, ce n'est pas la peine d'y songer.

Christian Bordeching fut tué sur le front le 20 avril 1917. Il avait 24 ans.

J.-P. Guéno et Y. Laplume, Paroles de Poilus. Lettres de la Grande Guerre,

France Bleu-Tallandier, 2003.

Doc 4 p. 23 : Les pratiques du combat

Lors du premier conflit mondial, 70 à 80 % des blessures furent infligées par les bombardements. Bombardements par le canon qui trouve son apogée comme arme de domination du champ de bataille en 1916, mais aussi par les mortiers de tranchée. [...] Ces bombardements de toutes sortes ont suscité chez les combattants une terreur presque indicible.

La prédominance des armes à feu, c'est-à-dire d'une mort infligée à longue distance et donc largement anonyme, ne doit pas faire oublier que persiste la mort infligée de près au corps à corps, en particulier à l'arme blanche. [...] Contraste presque absurde entre la mort industrielle infligée par l'armement moderne, et la dimension animale du corps à corps au couteau destiné au nettoyage des tranchées ennemies après une attaque.

Restent les ennemis naturels [...] La boue peut tuer, elle aussi, à Verdun.

Stéphane Audoin-Rouzeau, La guerre au XX^e siècle, 1.

L'expérience combattante, La Documentation photographique n°8041, 2004.

Doc 2 p. 24 : Un exemple de propagande

L'inefficacité des projectiles ennemis est l'objet de tous les commentaires. Les shrapnels¹ éclatent mollement et tombent en pluie inoffensive. Quant aux balles allemandes, elles ne sont pas dangereuses : elles traversent les chairs de part en part sans faire aucune déchirure.

Journal L'Intransigeant, 17 août 1914.

À part cinq minutes par mois, le danger est très minime, même dans les situations critiques. Je ne sais pas comment je me passerai de cette vie quand la guerre sera finie.

Lettre de soldat publiée dans Le Petit Parisien, 22 mai 1915.

1. Obus remplis de balles, qu'ils projettent en éclatant.

Doc 4 p. 25 : La mobilisation des écoliers

En morale et en instruction civique : la patrie, l'amour de la patrie, le devoir militaire, les qualités du soldat, obéissance, courage, patience, bonne humeur, le devoir des civils, travail, économie, versement de l'or, souscriptions aux emprunts, aux Bons de la défense nationale¹, ont été illustrés par des faits d'actualité². Le récit des souffrances endurées par les malheureuses populations des pays occupés, les dévastations de l'ennemi ont ému les enfants qui comprennent toute la reconnaissance qu'ils doivent à nos soldats et à nos alliés. [...]

Dans l'enseignement du français, les textes de dictée, les morceaux de récitation [...] ont été empruntés aux événements de la guerre actuelle, ou de la guerre de 1870. Les enfants ont écrit à leur père mobilisé.

**Enquête auprès des instituteurs, réponse de l'instituteur du Mesge, 29 avril
1917, Archives de la Somme.**

1. Autre forme d'emprunt auprès des civils.
2. Les instituteurs prennent des exemples du quotidien.

Doc 5 p. 25 : Des civils sous occupation

Les événements rapportés se déroulent à Lille, sous occupation allemande, en 1916.

Les vivres sont de plus en plus rares, nous aurons pour dîner du pain et du riz, n'ayant pas trouvé autre chose [...]. Enfin, pour compléter, les Allemands font partir dans d'autres pays occupés des familles entières. [...] Pour les empêcher de se révolter, on installe des mitrailleuses dans les rues et, en attendant le départ, on les enferme dans l'église et les écoles. [...] Chaque jour des soldats allemands (vingt par maison) baïonnette au canon arrivent dans un quartier vers trois heures du matin, font lever tout le monde et emmènent des hommes, mais surtout des femmes et des jeunes filles de vingt à trente-cinq ans, pour les conduire on ne sait où.

« Tableau des événements particuliers et journaliers de Maria Degrutère », dans Annette Becker (dir.), Journaux de combattants et civils de la France du Nord dans la Grande Guerre, Presses universitaires du Septentrion, 2015.

Doc 1 p. 26 : Le rapport d'un consul américain

On a entendu les rumeurs faisant état de la menace d'un massacre. Il fait peu de doutes qu'il y en a un de prévu. On a trouvé une autre méthode pour détruire la race arménienne [...] la déportation de toute la population arménienne [...] Comparé à cette mesure, un massacre serait humain. Dans un massacre, beaucoup de gens peuvent en réchapper, mais une déportation générale signifie une mort progressive et horrible pour presque tous. Je ne crois pas qu'il puisse en survivre un sur cent, peut-être même pas un sur mille.

Rapport du consul américain à Harpout, Leslie Davis, à son ambassadeur à

Constantinople,

Henry Morgenthau, 11 juillet 1915.

Doc 2 p. 26 : La décision du gouvernement

Selon le ministre turc de l'Intérieur, Enver Pacha, les Arméniens sont « le microbe de la peste ».

Le gouvernement a décidé d'exterminer tous les Arméniens habitant en Turquie. Ceux qui s'opposeront à cet ordre ne pourront plus faire partie de l'administration. Sans égard pour les femmes, les enfants, les infirmes, [...] sans écouter les sentiments de la conscience, il faut mettre fin à leur existence.

Talat Pacha, ministre de l'Intérieur, télégramme envoyé au gouverneur de la province d'Alep, 15 septembre 1915.

Doc 5 p. 27 : Le récit d'un témoin

Il est impossible de donner une idée de l'impression d'horreur que m'a causée mon voyage à travers ces campements arméniens disséminés le long de l'Euphrate [...]. La plus grande partie de ces malheureux est parquée comme du bétail en plein air [...] exposés à toutes les intempéries, au soleil torride du désert en été, auvent, à la pluie, au froid en hiver, débilisés par les plus extrêmes privations et les longues marches épuisantes, les mauvais traitements, les plus cruelles tortures et les angoisses continuelles de la mort qui les menace [...]. Dans les mesures prises pour transporter cette population à travers le désert n'a en aucune façon été comprise celle de les nourrir. Bien plus, il est évident que le gouvernement a poursuivi le but de les faire mourir de faim.

**Rapport d'un témoin oculaire, citoyen anonyme d'un pays neutre,
transmis au Comité américain de secours aux Arméniens et aux Syriens,
dans « Arméniens, le premier génocide du XX^e siècle »,**

L'Histoire n°408, février 2015.

Doc 2 p. 28 : Lénine et la dictature du prolétariat

La société capitaliste nous offre une démocratie pour la minorité, uniquement pour les riches. [...] La dictature du prolétariat, c'est l'organisation des opprimés en classe dominante, pour mater les oppresseurs. Pour la première fois, démocratie pour les pauvres et non pour les riches. [...] Il faut briser leur résistance par la force. C'est seulement quand les capitalistes ont disparu et qu'il n'y a plus de classes qu'il devient possible de parler de liberté.

L'État et la Révolution, Lénine, août 1917.

Doc 4 p. 29 : Les premières mesures des bolcheviques au pouvoir

a. La grande propriété foncière est abolie immédiatement, sans aucune indemnité.

Les domaines des propriétaires fonciers ainsi que les terres des nobles, des monastères, des églises, avec leurs cheptels, leurs bâtiments, passent à la disposition des soviets paysans.

b. Le gouvernement ouvrier et paysan issu de la Révolution invite tous les peuples belligérants à entamer des pourparlers en vue d'une paix équitable [...] immédiate, sans annexion et sans contribution.

Décrets sur la terre et sur la paix, 26 octobre 1917.

Doc 5 p. 29 : La mise en place de la dictature communiste

Lénine veut une prise du pouvoir par un petit nombre, ce qui lui permettra immédiatement de réclamer tout le pouvoir pour les seuls bolcheviques, « au nom » des soviets, mais sans le partager avec eux. [...] La violence est au coeur du pouvoir. Il s'agit de la dictature du parti [bolchevique] sur le prolétariat. [...] Très vite apparaîtront les divergences entre les bolcheviques et la majorité de la population, à 85 % rurale. [...]

Lénine et le parti bolchevique organisent une violence politique par un certain nombre de mesures : la notion d' « ennemi du peuple » appliquée à tous les dirigeants et militants des partis « bourgeois », la création d'une police politique, la Tcheka (plus de 200 000 agents, un véritable État dans l'État), la mise en place de camps de concentration où sont internés des otages « appartenant aux classes riches », incarcérés sans procès. [...]

Les ennemis désignés par les bolcheviques sont les grands propriétaires fonciers et les « capitalistes ». Il y a aussi le clergé orthodoxe et les paysans réputés riches.

Entretien avec Nicolas Werth, historien.

L'Histoire, les crimes cachés du communisme,

n° 324, octobre 2007.

Doc 1 p. 30 : Témoignage de combattant

Ernest Deligand

Paysan originaire du village de Vallery (Yonne), mobilisé en 1914 et tué en 1916, à l'âge de 21 ans. 120 lettres écrites à ses parents et à son petit frère.

10 février 1915, Roye-sur-Matz (Oise)

[...] On attend tous avec impatience le jour où l'on va sortir les boches des tranchées [...]. Ils vont prendre quelque chose, c'est incroyable l'artillerie qu'il y a avec nous, mais la plus terrible, c'est la mitrailleuse, une seule peut descendre 1500 hommes en 5 minutes, c'est effrayant.

30 mars 1915, Ham (Somme)

Si ça continue, on n'en finira jamais car on n'avance absolument à rien. On a voulu attaquer à la fin février. Sur les journaux, on marquait bien nos progrès, mais les hommes qui tombaient ne comptaient pas. Ainsi la fameuse attaque des beaux jours, dix mille français sont tombés et environ une quinzaine de mille de boches, en seize heures de temps. On a avancé de deux kilomètres, mais ça nous a coûté cher. Vivement la fin de cette terrible guerre.

27 juillet 1915, Souastre (Pas-de-Calais)

[...] Je reprends les tranchées demain pour 12 jours... Il ne faut pas te tourmenter, car depuis un an, j'ai le corps endurci, coucher sur la terre et dans l'eau et rester 36 heures sans manger ni boire, ça vous habitue à la dure.

Aujourd'hui, je supporte tout cela comme il faut.

26 septembre 1916, Bouchavesnes (Somme) [dernière lettre]

Nous venons de faire une attaque sur le Mont Saint Quentin...

À ma compagnie, les pertes atteignent 50%, deux de mes grands copains ont été tués à côté de moi, c'est le sort qui décide de tout. Je ne sais pas si nous devons encore y rester, mais le moins sera le meilleur car je t'assure que nous sommes tous à moitié fous par le bombardement.

Sangs encrés, 14-18, Prix « Mission Centenaire 14-18 », ouvrage consacré à un Poilu par une classe de 3e du collège Lucien Cézard de Fontainebleau (Seine-et-Marne), 2015.

Doc 2 p. 30 : Témoignage d'écrivain

Blaise Cendrars

(1887-1961)

Écrivain suisse engagé volontaire dans l'armée française, blessé en 1915 et amputé du bras droit.

Il faut nettoyer ça (la tranchée ennemie). Et voilà qu'aujourd'hui, j'ai le couteau à la main. « Vive l'humanité ! ». Me voici les nerfs tendus, les muscles bandés, prêt à bondir dans la réalité. J'ai bravé la torpille, le canon, les mines, le feu, les gaz, les mitrailleuses, toute la machinerie anonyme, démoniaque. Je vais braver l'homme, mon semblable. À nous deux maintenant. À coups de poing, à coups de couteau. Sans merci. Je saute sur mon antagoniste. [...] J'ai tué le Boche. Moi, poète, j'ai agi. J'ai tué. Comme celui qui veut vivre.

Blaise Cendrars,

J'ai tué, éditions G. Crès, 1919.

Doc 4 p. 31 : Le point de vue de l'historien

Les personnages centraux de cette mémoire sont ces millions d'hommes qui ont fait la guerre au front et qui [...] furent à la fois les acteurs et les narrateurs de leur expérience, contribuant de manière décisive à l'élaboration d'un grand récit mémoriel parvenu jusqu'à nous.

De fait, les historiens ont été très tôt confrontés[...] à la parole des témoins [et] le rapport que les historiens ont entretenu avec ce type de prise de parole fut longtemps ambivalent, voire concurrent.

Pour autant, il ne saurait se réduire à une simple opposition.

Nicolas Beaupré, « La Grande Guerre : du témoin à l'historien, de la mémoire à l'histoire ? », Témoigner.

Entre histoire et mémoire, 118 | 2014, 54-60.

Leçon p. 32 : Civils et militaires dans la Première Guerre mondiale

A - Une guerre d'une ampleur et d'une violence inédites

1. Durée et extension du conflit

En 1914, les États espèrent une guerre courte mais, après les grands assauts, les hommes s'enterrent dans les tranchées. Les Alliés remportent la guerre en 1918, aidés par les États-Unis à partir d'avril 1917. 70 millions d'hommes, de tous les continents, se sont battus. La guerre a fait plus de 9 millions de morts et les pertes matérielles sont considérables.

2. Violence des combats

Des armes de plus en plus destructrices sont mises au point. Les obus, les grenades déciment les bataillons et les gaz font leur apparition en 1915. Les batailles de Verdun et de la Somme (1916) sont les symboles de cette violence extrême des combats.

3. Conditions matérielles des soldats

Les poilus survivent dans des milieux ravagés par les bombardements, submergés par la boue, au milieu des rats et des poux, luttant contre le froid. Les hommes tiennent pour des motifs patriotiques, mais aussi grâce à la camaraderie du front (solidarité, entraide, quelques moments de détente) et par crainte de la répression.

B – Des civils victimes de guerre

1. Bombardements et occupation

Les bombardements des villes terrifient les populations. Certaines régions sont occupées par l'ennemi. La population est obligée de travailler pour l'adversaire. Dans certaines régions occupées, des milliers de civils sont envoyés dans des camps de travail ou des camps d'internement (Belgique, Nord-Est de la France).

2. Le génocide du peuple arménien

Entre 1915 et 1916 se déroule le génocide des Arméniens dans l'Empire ottoman. Minorité chrétienne déjà victime de persécutions, ils sont accusés de complicité avec l'ennemi russe. Plus d'un million d'Arméniens sont déportés, internés dans des camps et exécutés.

C – Mobiliser toute la population

1. Des sociétés entièrement tournées vers la guerre

Alors que le conflit s'enlise, chaque État engage ses économies dans une guerre totale. La production massive d'armement est assurée par l'arrière. Les femmes, et parfois les travailleurs coloniaux, sont mobilisés dans les usines. Pour financer cette guerre, les États ont recours aux emprunts (auprès de leur population et des États-Unis).

Les États engagés dans la guerre doivent veiller au « moral » des militaires comme des civils. Les lettres des soldats sont surveillées, la presse est censurée, la propagande est intense : tous doivent rester mobilisés dans l'effort de guerre.

2. Refus, grèves et Révolution russe

En 1917, l'offensive du Chemin des Dames sacrifie les hommes en vain : des mutineries éclatent, sévèrement réprimées. Des grèves et des revendications pacifistes apparaissent à l'arrière, après trois ans de mobilisation.

Dans ce contexte, l'État tsariste est renversé en Russie. Les bolcheviques, au pouvoir en octobre 1917, signent un traité de paix en mars 1918. Ils instaurent une dictature pour construire un régime communiste.

Brevet p.36 - Exercice 1 : Analyser et comprendre des documents

Samedi 25 mars 1916 (après Verdun).

Ma chère mère, [...]

Par quel miracle suis-je sorti de cet enfer, je me demande encore bien des fois s'il est vrai que je suis encore vivant ; pense donc, nous sommes montés 1200 et nous sommes redescendus 300 ; pourquoi suis-je de ces 300 qui ont eu de la chance de s'en tirer, je n'en sais rien, pourtant j'aurais dû être tué cent fois, et à chaque minute, pendant ces huit longs jours, j'ai cru ma dernière heure arrivée. Nous étions tous montés là-haut après avoir fait le sacrifice de notre vie, car nous ne pensions pas qu'il fût possible de se tirer d'une pareille fournaise. Oui, ma chère mère, nous avons beaucoup souffert et personne ne pourra jamais savoir par quelles transes et quelles souffrances horribles nous sommes passés. À la souffrance morale de croire à chaque instant la mort nous surprendre viennent s'ajouter les souffrances physiques de longues nuits sans dormir : huit jours sans boire et presque sans manger, huit jours à vivre au milieu d'un charnier humain, couchant au milieu des cadavres, marchant sur nos camarades tombés la veille ; ah ! j'ai bien pensé à vous tous durant ces heures terribles, et ce fut ma plus grande souffrance que l'idée de ne jamais vous revoir. [...] Nous portons dans notre cœur le deuil de tous nos camarades tombés à Verdun du 5 au 12 mars. Est-ce un bonheur pour moi d'en être réchappé ?

Je l'ignore mais si je dois tomber plus tard, il eut été préférable que je reste là-bas.

Tu as raison de prier pour moi, nous avons tous besoin que quelqu'un prie pour

nous, et moi-même bien souvent quand les obus tombaient autour de moi, je murmurais les prières que j'ai apprises quand j'étais tout petit [...].

Gaston

Gaston Biron meurt après avoir été blessé en septembre 1916.

D'après J.-P. Guéno et Y. Laplume, Paroles de Poilus.

Lettres de la Grande Guerre, France Bleu-Tallandier, 2003.